



**Antoine**  
**de Saint-Exupéry**  
**Œuvres complètes**

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE MICHEL AUTRAND ET DE MICHEL QUESNEL,  
AVEC LA COLLABORATION  
DE PAULE BOUNIN ET FRANÇOISE GERBOD

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

*Œuvres  
complètes*

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION  
DE MICHEL AUTRAND ET DE MICHEL QUESNEL  
AVEC LA COLLABORATION  
DE PAULE BOUNIN ET FRANÇOISE GERBOD

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1999,  
pour les textes rassemblés ou publiés pour la première fois  
dans la présente édition, et pour l'appareil critique de celle-ci.  
Les mentions particulières de copyright figurent  
au verso des pages de faux titre.*



*Écrits de guerre*

*La France (1939-1940)*

*Les États-Unis (1941-avril 1943)*

*Éditions Gallimard, 1944, pour la « Lettre à un otage ».*  
© *Éditions Gallimard, 1982, 1994 et 1999, pour les autres textes.*

*Écrits de guerre :*  
*la France (1939-1940)*

LE PANGERMANISME  
ET SA PROPAGANDE

*(Message radiodiffusé le 18 octobre 1939)*

La propagande allemande a travaillé avec génie, comme ces studios américains où des équipes spécialisées inventent des gags de cinéma.

Leurs équipes de publicistes s'attachaient, chaque fois, à résoudre le problème suivant : l'Allemagne, pour s'agrandir, doit absorber tel territoire. Comment présenter à l'univers, pour le troubler dans sa logique et le gêner dans sa conscience, la nouvelle revendication ? Et l'équipe lançait des formules — et il est toujours des formules —, les formules se contredisaient, mais peu importe, les marchands de publicité savent bien que les foules n'ont guère de mémoire.

Longtemps, nous nous y sommes laissé prendre. Nous avons gravement discuté les justifications des mobiles, nous avons cherché à faire valoir des raisonnements, à éclairer la bonne foi de l'adversaire, à lui faire honte de ses contradictions. Nous avons usé du langage, là où le langage n'avait rien à voir.

Puisque toutes ces formules n'étaient que des affiches, et qu'il s'agissait exclusivement d'engraisser de terres nouvelles la terre allemande ! Quels que fussent la race, la densité, les besoins spirituels des populations de ces terres nouvelles.

Nous nous sommes empêtrés dans les règles grossières que nous proposaient nos adversaires — et nous avons quelques excuses —, nous sommes des hommes, et pensions que les hommes sont guidés dans leurs mouvements par des philosophies, des religions ou des doctrines. Nous pensions

que si des hommes acceptent de lutter et de mourir pour une cause, c'est que la cause a séduit leur esprit. Nous avons oublié qu'il est des mobiles d'action qui n'ont rien à voir avec la pensée, et qu'une nation peut tendre à s'augmenter comme tend à s'augmenter tout organisme aveugle.

Nous l'avons oublié, parce que la civilisation c'était, pour nous, le contrôle de l'esprit sur les mouvements élémentaires. Mais l'esprit là-bas n'était qu'un valet chargé de justifier le mouvement de l'organisme. Le pangermanisme publicitaire s'appuie sur Goethe ou Bach. Et ainsi Goethe ou Bach, que l'Allemagne d'aujourd'hui ferait pourrir dans un camp de concentration ou expulserait comme Einstein<sup>1</sup>, servent de justification à l'ypérite et au bombardement des villes ouvertes. Et le pangermanisme n'a rien à voir avec Goethe ou Bach, ainsi réduits en esclavage. Rien à voir avec l'idéologie du droit des peuples, et rien à voir avec l'espace vital. Il s'agit de l'espace tout court. Le pangermanisme c'est la tendance à l'expansion. Cette tendance qui fait partie du patrimoine de toutes les espèces animales. Chaque race tend à pulluler et à exterminer les autres.

S'il est une seule justification du pangermanisme, c'est la suivante — et il ne s'agit point ici d'une boutade, nous la retrouverons en profondeur sinon clairement exprimée, dans tous les écrits du nazisme : nous, Allemands, nous méritons de nous étendre, d'absorber nos voisins, d'user de leurs biens pour notre grandeur, parce que le désir d'expansion est signe de vitalité, et que nous sommes les seuls qui éprouvions cet appétit. Notre supériorité sur l'adversaire est que nous désirons l'absorber, alors que cet adversaire dégénéré est incapable d'éprouver un désir semblable.

Nous savons donc bien aujourd'hui que déposer les armes, c'est confirmer l'Allemagne dans son appétit<sup>2</sup>. Le monstrueux pacte germano-russe a fermé pour toujours à Hitler la route de l'Est. Qui alimentera demain cet appétit ? L'Allemagne ne s'explique point par des idéologies raisonnées. Elle ne tend point vers des buts exprimables. Les buts de l'Allemagne ne sont que des points de mire successifs, des commodités publicitaires. Le but véritable de l'Allemagne, c'est tout simplement d'augmenter<sup>3</sup>.

C'est pourquoi, aujourd'hui, il s'agit pour nous non seulement de combattre contre le nazisme ou pour la Pologne ou pour les Tchèques ou pour la civilisation, il s'agit de

combattre d'abord pour continuer d'exister. Ceux-là qui ont quitté leur ferme, leur magasin ou leur usine se battent pour ne point servir d'engrais à la prospérité du peuple allemand. Ils sont partis pour conquérir le droit de vivre, et de vivre en paix.

## [LA MORALE DE LA PENTE]

*La morale de l'occasion et de la pente.  
La différence est que rien ne les barre.*

Stuttgart<sup>1</sup> avait annoncé une interview d'aviateurs prisonniers. Il s'agissait de deux camarades du groupe aérien voisin du nôtre, abattus un peu au-delà des lignes. Et nous les avons écoutés, et nous avons reconnu leurs voix, mais alors, une fois de plus, nous avons senti autre chose. Humainement et techniquement, ça a été pour nous — une fois de plus — l'évidence. Pourquoi cette évidence n'est-elle pas criée chaque fois au public français ? Pourquoi laisse-t-on peu à peu empoisonner l'air que nous respirons par des trucs aussi grossiers, sans réagir autrement que par un brouillage candide qui jamais n'empêche personne d'entendre !

Nous les connaissions bien, ces camarades — de cette connaissance qui perçoit les réactions, qui ne s'y trompe pas et devine d'avance le comportement de l'homme. Nous pouvons nous porter garants de la comédie qui s'est jouée. Qui se joue chaque fois. Et que voici.

Une fois l'homme prisonnier, on le conduit à l'hôpital s'il est blessé. Il y subit un interrogatoire : Votre âge, votre nom, vos parents vivent-ils, etc. C'est normal et élémentaire qu'il soit répondu décemment à ces formalités usuelles. L'homme répond. Puis on le soigne, évidemment. Quelque vieille infirmière, maternelle peut-être, se dévoue. On ne choisit certainement pas un infirmier brutal pour cette opération de propagande. Mais on imagine bien cette vieille à cheveux blancs. Il y a dans tous les pays du monde des femmes maternelles. Et le blessé lui est reconnaissant des soins qu'elle prend à le panser. Et il la remercie.

« Pas trop triste, mon petit, d'être loin des vôtres et de souffrir ? Vous voyez bien qu'il y a partout des gens qui comprennent le chagrin des autres. Avez-vous à vous plaindre ici ?

— Oh ! non... on me soigne très bien... on est très bon et je vous remercie... »

Il a répondu ça avec quarante de fièvre, au sortir de l'opération, après la morphine, dans la tendresse qu'un peu de bonté rayonne du cœur.

« Mon petit, je puis écrire à votre famille — vous êtes trop malade pour écrire. Que voudriez-vous que l'on vous envoie ?

— Des livres...

— Recevez-vous ce que l'on vous envoie ?

— Oui, je reçois tous mes colis. J'en suis très content. »

Car il a bien le droit d'être content, celui-là, qui ouvre un colis avec une âme d'enfant exilé devant son cadeau de Noël.

Puis, celui-là, quand il va mieux, après la dure solitude, on le met en contact avec un camarade. Deux lits voisins. Et ce jour-là, pour la première fois :

« Que voudriez-vous pour déjeuner ? »

Et ils ouvrent leur dossier de convalescents. Ce jour-là, le café au lait embaume dans les tasses. Et l'homme est ainsi fait qu'au fond de l'abîme des pires aventures, il s'émerveille de petites choses. Que l'on est heureux de quelques fleurs ! L'infirmière vient d'en apporter quelques-unes.

« J'ai pensé que ça vous égayerait dans votre exil. »

Alors, au fond du cœur, cette coulée d'optimisme. La vie est belle, ce matin. On a retrouvé un camarade et l'on se raconte le dernier combat avec une sorte de jubilation spontanée. On est tombé en feu et cependant l'on est vivant — et bien couché dans des draps blancs. C'est beau. On raconte le combat sans haine, parce que l'on respecte entre soi l'ennemi.

Et puis le dernier acte.

« Voulez-vous faire une déclaration à la radio ?

— Non.

— Cependant on vous en serait ici reconnaissant.

— M'en fous, mon refus est catégorique.

— Bien, très bien. Nous respectons ici les soldats braves. Votre refus est d'un soldat. Nous ne vous demanderons rien. Et pour vous marquer notre estime, nous acceptons,

puisque le micro est ici placé, de vous laisser annoncer aux vôtres que vous êtes vivant. Simplement, sans un mot de plus qui puisse servir notre propagande. Nous admirons votre esprit de devoir. »

Et le prisonnier un peu ému se recueille. Et au micro :

« Je suis heureux d'apprendre à ma famille que je suis vivant et presque guéri. »

C'est tout. Feinte ou non, la tendresse maternelle de l'infirmière à cheveux blancs, le café au lait qui fume sur la table, les camarades dans le cœur de qui l'on s'épanche. Il ne sait plus ce qu'ils deviennent, sans doute rien n'est-il bien changé. Il ne s'agit point d'eux. Eux, ils ont si peu d'importance !

La parole passe à la technique. Vous connaissez le travail d'un monteur. Il assemble des tronçons de film, recommence. Un disque améliore son assemblage. Et l'on dispose ici d'une belle matière première enregistrée sur pellicule, l'interrogatoire d'identité. Puis les confidences avec l'infirmière quand on souffrait et que tant de sollicitude noyait le cœur. Puis la grande joie de se raconter aux camarades. De revivre l'instant crucial où l'escadrille de Messerschmitt s'est abattue sur vous comme un coup de foudre. Et le miracle du parachute en plein incendie...

C'est vraiment trop aisé, de dissimuler un microphone où on le désire, quand on le désire. C'est vraiment trop aisé, de se procurer quelques kilos de documents si l'on en souhaite quelques kilos. Ensuite le travail à faire. Celui qui a mené l'interrogatoire d'identité le coupera avec des questions habilement conduites qui, dans le montage final, se substitueront dans le dialogue à l'infirmière et à l'ami. On fait tout ça en se jouant avec des ciseaux et la pellicule sonore.

« Êtes-vous heureux en Allemagne ?

— Mais oui, je suis très bien soigné, on est très bon pour moi, je suis très content.

— Ne fait-on pas tout pour égayer un peu votre exil ?

— Oui, je reçois tous mes paquets... ça me fait plaisir.

— Que pensez-vous de vos affreux bourreaux ?

— Ils sont bons. Je les remercie. »

On lui a demandé un jour peut-être : « Comment trouvez-vous ces chocolats », ou quelque chose d'aussi stupidement simple. Quant à « je les remercie », cela peut être prononcé quinze jours plus tard, à propos de n'importe

quoi : « Les infirmières sont déplacées, avez-vous quelque chose à leur faire dire ? — Je les remercie. »

« Voudriez-vous raconter, pour notre public et le vôtre, le combat héroïque qui s'est terminé par votre chute ?

— Avec plaisir ! » (Qui n'a pas eu cent fois l'occasion de dire « avec plaisir ».)

Et voilà le récit chaleureux, naturel et, bien sûr, tout à fait spontané.

Enfin, pour couronner le montage, un préambule : « Les malheureux blessés nous ayant fait savoir qu'ils seraient infiniment heureux de communiquer par radio avec leur famille, le poste d'émission de Stuttgart, désireux d'adoucir leur captivité, a accepté de transporter son matériel à l'hôpital pour enregistrer leur déclaration. »

Bien sûr, faux et usage de faux, ruse de guerre. Je ne sais pas distinguer dans cette entreprise morale s'il est véritablement plus atroce de faire un montage adroit de mots échappés d'un prisonnier ou d'écraser une ville polonaise sous le talon des escadrilles. Je ne sais plus très bien distinguer ce qui est valable de ce qui ne l'est pas. Quand on s'évade d'un code, la morale perd son absolu. Mais je discerne deux erreurs : la première est que nous découvrons très bien, dans une évidence éclatante, pourquoi nous nous battons, mes camarades et moi, quand nous entendons ceux dont nous sommes plus sûrs que de nous-mêmes servir la propagande allemande sur un petit ton enjoué.

Nous nous battons pour le respect<sup>1</sup> de l'homme. Ici, on ne distingue pas. Il n'est pas d'amis ou d'ennemis. On respecte l'homme tout court ou on ne le respecte pas. Il ne s'agit point de charité. Mais de quelque chose d'infiniment plus élevé. On fusille des otages ? Nécessité de guerre. On peut être plus ou moins brute. On peut économiser le sang inutile et s'épargner les ruines stériles de la colère, mais il s'agit ici d'une question de degré. Quand l'homme est en danger, il se montre toujours un peu cruel, plus ou moins brute, plus ou moins éduqué. Mais il n'est point de différence d'essence. Et certes l'on est plus cruel pour ses ennemis que pour ses amis. Et après tout, l'exécution d'un otage peut se concilier avec le respect supérieur de l'homme. Il y a des bourreaux qui se sont découverts devant leur victime. Fusiller un espion courageux est une chose. Autre chose de le mépriser. Et j'aime assez cette estime qui surmonte la vie. Comme les honneurs militaires que l'on fait rendre aux prisonniers.

Mais il s'agit ici d'autre chose. On méprise l'homme, tous les hommes, frère ou ennemi, quand on fait sans honte un tel usage de leurs mouvements intérieurs, quand on prend les démarches de la pitié, de la reconnaissance, de l'amour, de la lassitude, pour leur donner cet affreux usage mécanique. Je me souviens de cette [un mot illisible] d'enfants. De ce camarade de collège, timide, gauche, qui échangeait à l'âge de douze ans des lettres naïves avec ses sœurs — lettres toutes pleines des petits potins de la maison, des petits ridicules d'une famille pauvre —, les espérances et les naïfs mouvements d'orgueil. Mais non [un mot illisible<sup>a</sup>] d'orgueil. Et son paquet de lettres a été volé par un voyou. Il est monté debout sur la chaire du professeur tandis que deux ou trois autres voyous maintenaient le gosse cramois et l'obligeaient à écouter d'un bout à l'autre, ponctuée d'énormes éclats de rire, la lecture publique de ses secrets.

Il ne vient alors qu'un sentiment au cœur. Et c'est de tuer. On accepte ou l'on n'accepte pas le viol d'un certain empire, l'empire intérieur. Il y a des frontières qu'il est monstrueux de violer. Bien sûr, les Tchèques, les Polonais et la Finlande<sup>1</sup>. Mais ça c'est une chose, c'est l'injustice. C'est une question de degré et l'on est toujours plus ou moins juste. Mais où se montre de façon éclatante la différence de race, c'est quand on passe la frontière intérieure. Alors il vient aux lèvres le goût du meurtre. Et nous avons appris, alors, nous, petits gamins de onze ans qui n'étions pas d'accord, ce qu'est le sentiment de honte. Tout, mais pas ça. Nous aurions accepté de le voir rosser, même injustement. Mais là, nous recevions cet affront dans notre part la plus haute, non dans notre charité, mais dans l'honneur, dans l'homme qui était en nous. Dans l'homme qui nous avait légué dans l'héritage mystérieux de l'[un mot illisible] familial, des religions, de je ne sais quoi de subtil et d'ineffable<sup>b</sup>. Nous avons pris les armes. C'étaient des règles plates, des encriers et nos petits poings de onze ans. Nous avons vengé le copain torturé qui, après une telle humiliation, serait bien allé se noyer de honte. Nous l'avons porté en triomphe, tout couvert d'encre, après l'explosion des obus :

« Ne pleure pas, idiot, elles étaient [un mot illisible] ces lettres, et puis nous n'avons rien entendu. »

Et il s'est mis à rire, rétabli dans sa dignité. Comme rirait un Finlandais après sa victoire définitive, quand il rentrera chez lui et criera : « Voilà, je puis croire ce qui me plaît. »

Et là est l'essentiel. Nous n'avons pas été bouleversés par la pitié. Aussi juste, aussi noble, aussi souhaitable qu'elle soit, il y a mieux qu'elle, qui trempe quelque part dans la sensiblerie. Nous avons défendu ce gosse-là — mais déjà, bien mieux que ce gosse, c'est l'homme que nous avons, en lui, respecté.

Nos buts de guerre ! Nous avons déjà des buts de guerre et ce sont les mêmes. Bien sûr, les champs, les bois, les veillées de village le soir, et les granges remplies, ce qui se confie et s'appuie sur l'avenir. Il y a de la beauté dans le mouvement de la conquête, mais aussi dans l'immobilité, la stabilité du patrimoine, cette coutume lente qui s'appelle la religion et fait peu à peu la couleur des choses. Une couleur lente à se peindre, qui fait que nous avons un monde magique après quelques centaines d'années de France, avec nos racines qui vont tellement loin. Il faut du repos pour faire l'âme, et le sermon sur la montagne s'écoule à travers les siècles. Et la mobilité allemande n'est qu'absence. Parce que ne couve pas en eux le feu intérieur. Mais enfin, et à la rigueur, il ne s'agirait point de prendre les armes pour la protection de ces frontières utiles à la stabilité des enfants de l'homme. Mais pour la même inutile frontière, pour la première fois menacée.

L'État totalitaire, nous le savons bien, c'est la masse qui écrase l'individu, c'est l'espèce qui écrase l'homme. Belle découverte en vérité, que celle de M. Hitler qui s'enorgueillit de son génie ! Car l'essence de sa découverte est que la multitude est plus forte que l'homme seul et qu'il est donc, en conséquence, monstrueux que l'homme seul ne lui cède pas. Que la masse allemande est plus forte qu'un peuple tchèque. Et qu'il est donc d'un intolérable défi que le peuple tchèque subsiste avec sa pensée contraire, alors qu'il est le moins fort, de même que le peintre qui ne peint pas selon l'idéal de la masse.

L'attitude vis-à-vis de la Pologne ? Mais la même que vis-à-vis de l'homme intérieur d'Allemagne : l'irrespect. Le mépris des intellectuels. Bien sûr, ils ont fait assez de gaffes dans le monde quand ils s'imaginent que le monde s'exprime par des équations différentielles et non par des actes créateurs. Mais ce qui les anime n'est pas d'abord le mépris des intellectuels, le mépris de ces républiques de professeurs, c'est le mépris du contenu interne. Des biens particuliers, des images propriété privée. De la propriété privée de

l'homme. Toute la civilisation a consisté à établir cet admirable paradoxe que l'homme balance le pouvoir de la foule. Et que celui-là qui se promène seul au milieu d'une foule étrangère peut conserver ses vêtements malgré qu'il n'ait pas le pouvoir de les défendre. C'est bien là la puissance de l'empire spirituel, qui prévaut contre l'égoïsme matériel. Et quand on abandonne ce point de vue, on retrouve peut-être une logique profonde mais non supérieure. Et des failles chez l'adversaire. Eh ! comment donc, quelles failles... Celui qui va sans armes dans la rue, comme il est ridicule, comme il est périmé, comme il est urgent de l'absorber au nom de la logique.

Car j'ai lu attentivement l'étrange livre de Rauschnig<sup>1</sup>. Je dis « étrange » parce que, si j'avais été M. Gamelin, j'aurais payé pour qu'il parût en France. Il charrie, qu'il le veuille ou non, l'idéologie hitlérienne sous une forme assez pénétrante. Et, en le lisant, j'ai remarqué ceci : c'est que chaque fois qu'Hitler dit « périmé », parle de quelque chose de périmé, en montrant que ce périmé ne peut résister aux vagues d'assaut, il entraîne superficiellement l'assentiment, car il paraît montrer des évidences. Mais il suffit, pour se reconquérir, de remplacer chaque fois « périmé » par « fragile et précieux ».

Et bien sûr que la règle du jeu qui permet à une faible Hollande<sup>2</sup> de coexister avec de nombreuses nations voisines, n'est qu'un paradoxe périmé, avec lequel on a vécu sans s'apercevoir de sa fragilité (« Il y a trop de capitales en Europe ») si une convention universelle ne préside à cette existence. Si l'existence de la Hollande ou de la Suède ne repose d'abord sur l'acceptation universelle. Si, en quelque sorte, la masse des nations n'est pas au service de chaque nation, comme la masse des individus chez nous au service de l'individu. Certes il est paradoxal qu'il ne soit pas encore massacré, tel qui ne pense pas comme les autres, puisque les autres sont plus forts par définition.

Mais la civilisation, c'est la naissance de cet empire intérieur. Et pour que tous les autres acceptent de défendre celui-là seul, il faut bien qu'il représente quelque chose d'eux-mêmes. Et ce quelque chose c'est l'homme. C'est difficile à définir mais non à sentir. Quand nous nous sommes lancés dans la bagarre à douze ans pour un camarade de douze ans, c'est l'homme que nous défendions en nous-mêmes.

Et nous qui ne sommes pas dominés par le concept de la puissance et de l'expansion, nous ne nous sentons pas lésés, mais enrichis, par l'existence d'une Hollande, d'une Suisse ou d'une Finlande. Leur faiblesse n'est point pour nous un paradoxe monstrueux. Nous ne voyons point de raisons pour la réduire en servitude au nom d'un magma humain plus pesant. Nous aimons ceux qui nous éclairent, fût-ce un peintre hollandais ou un musicien scandinave.

Nous défendons ce qui nous illumine. La Suisse ou le Pérou ne nous insultent pas : ils nous aident à exister, à nous définir, fût-ce contre eux. Ils nous apportent leurs parfums, leurs tulipes ou leur musique sauvage.

Et c'est exactement la même chose. Le même point de vue qui régit l'attitude vis-à-vis des nations comme vis-à-vis des individus. Nos buts de guerre ? Ils sont de défendre notre substance même. Plus que nos lois, plus que nos pierres, plus que des *Fables* de La Fontaine qui reviennent périodiquement dans la bonne propagande patriotique. Que défendons-nous ? Les *Fables* de La Fontaine ! Et quand vous avez dit ça au manœuvre d'usine, vous l'aurez fortement exalté ! Nous nous battons pour que l'on n'ait point le droit de lire nos lettres en public, pour n'être pas soumis à la masse. Pour prier quand il nous plaît, si nous sommes religieux. Pour écrire comme il nous plaît, si nous sommes poètes. Nous nous battons pour gagner une guerre qui se situe exactement à la frontière de l'empire intérieur.



Mais alors il faut la gagner ! Et pour la gagner, il faut une pente<sup>1</sup>. Et ici m'apparaît plus saisissant encore une sorte de vice interne dont il nous faut bien nous corriger si nous voulons devenir efficaces. Une pierre<sup>2</sup> va où elle peut. Et le poids de la pierre est fait du poids des particules qui ont la même direction. Le poids de la pierre a une résistance infinie. Et si la montagne tremble, et si la montagne se désagrège, la pierre ne manque jamais l'occasion. La pierre s'enfonce à coup sûr, chaque fois qu'elle peut s'enfoncer. La force qui l'anime est infiniment vigilante. Absurde peut-être, non raisonnée, mais vigilante, et qui fait son chemin inexorablement.

Et quelque chose que je veux dire nous empêche de peser.



Et d'abord cet exemple qui a frappé mes camarades et moi quand nous avons entendu parler les nôtres. Nous « pesions », bien sûr. Nous étions indignés. Nous ne subissions pas une expérience avec l'affreux scepticisme d'intellectuels. Nous trouvions ce truc simplement parce que nous pesions contre, comme l'eau de la baignoire débordée trouve bien le truc, les trucs un peu subtils pour passer à l'étage de dessous et vous cribler de dettes.

« Il serait bien facile, disait l'un de nous, quand Stuttgart a fini son laïus, d'ajouter quelques mots sur la même longueur d'onde qui répliqueraient au monsieur et réduiraient son influence... »

Mais c'est ici que joue la pente. Car cette réplique devrait toute sa valeur au choix de l'homme et de la voix. La valeur en serait nulle si on nous infligeait une voix insignifiante, redondante ou simplement honnête. Le secret de la réussite, c'est la qualité de la voix. Ce qui échappe à l'administration. Et c'est toujours ce qui échappe à l'administration.

Je me souviens d'un vieux routier de réunion contradictoire. Un jeune homme avait demandé la parole et avait développé la thèse adverse avec une sorte de génie logique. Le vieux routier hochait la tête, comme convaincu. L'autre transpirait. Et nous, les spectateurs, étions gênés pour le conférencier. Mais quand l'autre eut fini, rayonnant, le vieux routier prit la parole simplement, l'air un peu triste et perplexe : « C'est très bien ce qu'a dit mon contradicteur, c'est très bien, et je me sens un peu gêné... Je me demande simplement si... » Il ne se demandait pas grand-chose, cet homme. En quelques mots, presque confus, presque s'excusant, il fit du jeune homme, de son aride exposé et sa logique formelle, de son brio, de sa vanité, une petite boulette. Il roula quelques minutes cette petite boulette entre les doigts, puis la laissa tomber avec négligence, l'air distrait, et passa dès lors à autre chose. Et le petit jeune homme demeurait cloué sur l'estrade, hébété, ridicule, ne sachant pas qu'il avait déjà disparu.

Alors évidemment, si l'on est gouverné par une pente, on s'écrie : « Voilà le secours, voilà l'homme qu'il faut ! » On sait bien que c'est sur cette voix que repose l'efficacité — exclusivement sur cette voix — et non sur les trois

sous-commissions qui auront précisé, article par article, la structure administrative des réponses à M. de Stuttgart, pour ensuite accorder la place de speaker (comme si ce point n'était plus qu'un point de détail) à quelque client bien recommandé.

Car nous crevons, non de croire à l'Administration — une mauvaise administration est une plaie —, mais de croire que la structure administrative opère ou crée, ou gouverne quoi que ce soit qui soit en marche. Nous bâtissons le récipient, nous versons le liquide, mais nous oublions le ferment. La cuve est admirable mais il ne se passe rien dedans.

D'ailleurs, je prévois bien un autre écueil. Quand il aura été répondu quelquefois à M. de Stuttgart, l'ennemi inventera bien quelques choses — on ne sait quoi — qui rendront inefficaces les réponses. Il faudra inventer les réponses aux réponses. La vie est une sorte d'escrime et il importe de sentir la lame.

Si l'on tend dans une direction, on trouve son chemin au cours des distances. Mais une machine administrative est un fruit de l'intelligence. Elle ne tend vers rien. Elle administre ce qui est. Est-elle administrative, la voix du speaker, alors même que cette voix ne servira plus à rien, de même qu'elle conserve comme une douce manie ce brouillage ridicule qui n'empêche personne d'entendre.

Car ici s'introduit, évident, le vice de ce pays. Et ce vice a un sens philosophique. Je veux dire que l'état d'esprit d'une nation, les croyances, les concepts prennent racine dans un processus de vie. Ça me paraît si important que je voudrais le dire. Ça domine tout de nos déboires et de nos retards.

On sait ce que l'on nomme finalisme en biologie<sup>1</sup> : l'évolution d'un organisme est dominé par un but à réaliser. La cellule initiale aboutit à un œil parce qu'une volonté transcendante avait décrété qu'il en serait ainsi. On sait que la science ne peut se soumettre à ce point de vue — non qu'il soit vrai ou faux — mais parce qu'il est stérile. La pomme ne tombe pas parce qu'elle veut tomber, et l'infusoire n'aboutit pas à l'éléphant parce qu'il « tendait vers l'éléphant », à la manière du germe de l'œuf qui nécessairement tend vers la poule. Pour progresser dans la connaissance, il faut faire comme si l'infusoire n'avait pas tendu vers l'éléphant. Si l'œuf tend vers la poule, c'est parce que ce processus contient des milliards de milliards d'expériences ancestrales. Il n'est qu'une répétition. Il n'est en science que des répé-

*Écrits personnels. Correspondance privée*

<i>Notice</i>	1440
<i>Notes</i>	1441

*Appendice*

## SAINT-EXUPÉRY ET LE CINÉMA

<i>Notice</i>	1454
<i>Historique des films et des scénarios</i>	1461
<i>Chronologie récapitulative</i>	1467
<i>Notes et variantes</i>	1468

<i>Table analytique de « Citadelle », par Michel Quesnel</i>	1475
--	------

<i>Table des matières</i>	1495
---------------------------	------

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

## *Écrits de guerre*

### *La France (1939-1940)*

LE PANGERMANISME ET SA PROPAGANDE -  
LA MORALE DE LA PENTE - AUX AMÉRICAINS

### *Les États-Unis (1941-avril 1943)*

QUELQUES LIVRES DANS MA MÉMOIRE - LETTRES À ANDRÉ  
BRETON - MESSAGE AUX JEUNES AMÉRICAINS - APPEL AUX  
FRANÇAIS - CONTROVERSE AVEC JACQUES MARITAIN  
LETTRE À UN OTAGE

## *Œuvres littéraires*

PILOTE DE GUERRE  
LE PETIT PRINCE

## *Écrits de guerre*

### *L'Afrique du Nord (mai 1943-juillet 1944)*

LETTRE AU CONSEILLER R. MURPHY - LETTRE AU GÉNÉRAL X -  
LETTRE À JULES ROY - LETTRE AU LIEUTENANT DIOMÈDE  
CATROUX - LETTRE À JOSEPH KESSEL - LETTRE AU  
DOCTEUR HENRI COMTE - LETTRE AU GÉNÉRAL Z -  
LETTRE À UN AMÉRICAIN

## *Testament posthume*

CITADELLE

*Appendice :*

LE CAÏD

## *Écrits personnels*

CORRESPONDANCE PRIVÉE

## *Appendice*

SAINT-EXUPÉRY ET LE CINÉMA

## *Introduction*

*par Michel Quesnel*

*Notices, documents,  
notes et variantes,*

*table analytique de « Citadelle »*